

LE TRAIT D'UNION

juillet aout septembre - n° 12

EDITORIAL

Pour vous accueillir à votre retour de vacances, voici un numéro dans lequel vous trouverez entre autres, une conférence donnée par Jean-Philippe Lauer à la Société Française des Architectes (association reconnue d'utilité publique dont il est un des éminents membres ainsi que Jean Baubion et dans laquelle j'ai l'honneur de travailler).

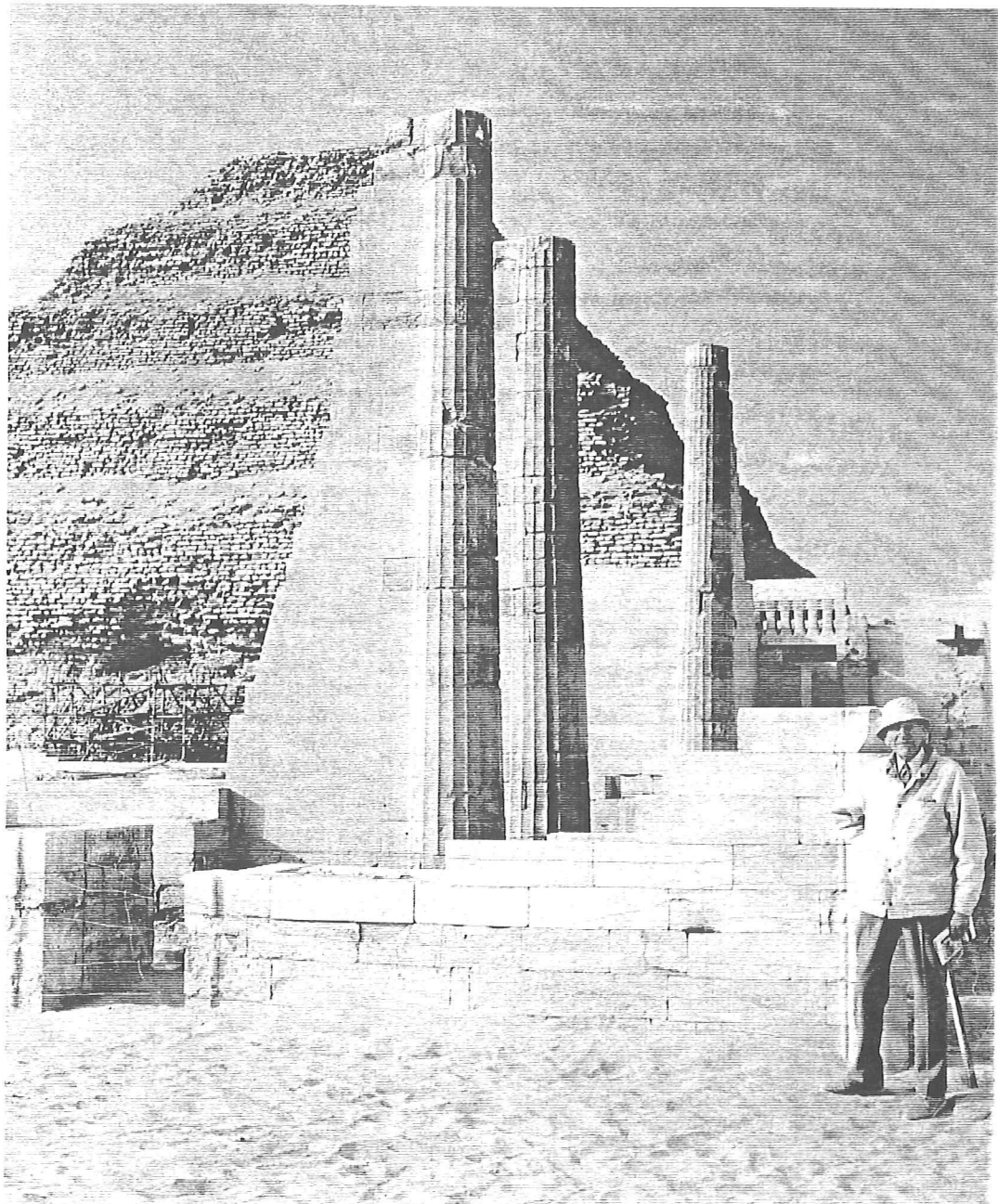
Jean-Philippe Lauer, grand-père de nos cousins Igor, Colombe et Edouard, sur le plan professionnel n'est plus à présenter. C'est, pour reprendre une expression de Bernard Pivot, le "jeune homme" qui faisait visiter à Jacques Chirac le site de Sakkarah au printemps dernier. Il a été promu grand officier dans l'Ordre de la Légion d'Honneur le 14 juillet dernier. A nos félicitations, nous joignons nos remerciements pour avoir accepté que ses propos et photos illustrent cette publication familiale.

Je conclurai en rappelant que souvent la rentrée est période féconde en résolutions, (la rédaction d'un article pour le T. U. par exemple ?) Pourquoi ne pas rédiger un texte sur ce que vous avez fait pendant vos vacances ? N'hésitez pas à communiquer vos récits, anecdotes ou souvenirs.

Caroline

SOMMAIRE

<i>Suite de la cassette d'Henri Bonnet</i>	page 2
<i>Colette et Madeleine, souvenirs d'enfance par Colette Lamy</i>	page 4
<i>Hamipré</i>	page 5
<i>le golf d'Hardelot par Colette Lamy</i>	page 6
<i>Conférence de J.Ph. Lauer</i>	page 8
<i>Cérémonie en 1972 pour le centenaire de la naissance de Lucien Lassalle (transcription des discours)</i>	page 12
<i>Où l'on reparle de Caro-Delville</i>	page 17
<i>Où l'on s'intéresse au français ... Elisa en Mongolie</i>	page 18
<i>Courrier</i>	page 19
<i>Annonces</i>	page 20

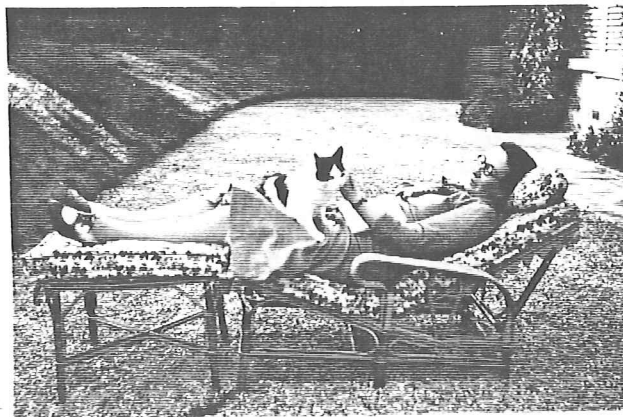


J.Ph.
LAUER



SUITE CASSETTE HENRI BONNET enregistrée pour tante Colette

Henri Bonnet et sa femme Simone



Sur ta liste, je vois : les baraques de l'UNICEF.

Alors je vais te raconter cela, c'est en effet assez curieux. Tu te souviens peut-être que lorsque le Fonds International de Secours à l'Enfance, installé en France à l'initiative de l'OMS, en accord avec le gouvernement français, a été chargé de créer un enseignement de pédiatrie sociale en France, c'est naturellement Debré qui en a été chargé. Debré s'est tourné vers moi : "naturellement la direction de ce cours et surtout son organisation, c'est vous".

Alors c'était assez difficile à l'époque tu sais, c'était en 1948, de trouver des locaux. Où les trouver ?

Alors j'ai pensé à la Cité Universitaire qui n'avait pas encore rouvert ses portes. Je suis allé voir le directeur, Monsieur Lhironde, et j'ai obtenu de lui un amphithéâtre, des salles de cours et même la possibilité de faire déjeuner les boursiers au restaurant universitaire. Cela était très bien pour la première année. La deuxième année, la Cité Universitaire avait rouvert ses portes, il fallait trouver autre chose. Grâce à ton père j'ai pu avoir les locaux du patronat français (amphithéâtre, salles de cours, etc.). La troisième année, c'était un peu plus difficile car naturellement je ne pouvais pas aller taper les mêmes personnes.

J'avais remarqué boulevard Suchet des baraques Adrien autour desquelles il y avait très peu d'activité. Alors, je suis entré dans l'une d'elles, j'ai été reçu par un officier de marine auquel j'ai exposé ce que je voulais. Il ne m'a pas laissé parler très longtemps. Il m'a dit "Oh, vous savez Monsieur, c'est impossible, je ne vois pas très bien, nous sommes un service très spécial, je n'aimerais pas beaucoup voir là ainsi que vous me l'avez dit, des étrangers, en particulier des pays de l'Est, Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Bulgarie. Non, non tout cela n'est pas possible."

Et il me reconduit, je dois dire non pas sèchement, mais assez rapidement. Au moment de partir, je me tourne vers lui et lui dis : "Mais vous avez un chef, vous dépendez d'une organisation, qui est-ce ?"

Il me dit : "C'est le colonel Ribière qui est chargé de la direction du contre-espionnage et de la sécurité du territoire".

"Et où siège-t-il ?" Il m'a dit que c'était dans le magnifique immeuble dans lequel avait siégé pendant l'occupation allemande le grand état-major allemand. Je demande un rendez-vous à ce colonel Ribière. Je l'obtiens et j'arrive dans cet immeuble. J'ai encore gardé le souvenir de cet accueil. On avait l'impression de rentrer dans une forteresse : portes blindées, soldats en arme un peu partout, en particulier dans le bureau d'attente, en face de toi un soldat armé pour te surveiller. Tu vois, ce n'était pas très engageant.

Enfin, je suis introduit dans le bureau du Colonel Ribière. Je trouve là un monsieur très grand, assez gros, important et il me dit : "Monsieur, que voulez-vous ?"

Puis il se ravise et me dit : "Voyons Docteur Bonnet, vous ne seriez pas creusois par hasard ?"

- "Mais si"

- "Et vous ne seriez pas de Gouzon ?"

- "Si, exactement".

- "Alors vous êtes le fils du docteur Bonnet de Gouzon ?"

- "Mais si, vous le connaissiez ?"

- "Mais oui. Figurez-vous que j'ai commencé ma carrière comme démarcheur de banque à Montluçon et j'étais chargé par la banque de rechercher dans le département de l'Allier et dans une partie de la Creuse quelles étaient les personnes qui avaient un peu d'argent et qui pourraient souscrire pour une obligation ou une action dont je savais pertinemment que cela ne valait rien.

Parmi mes clients j'avais votre père. Et de temps en temps, je regardais mon carnet et me disais : tiens, tu n'as pas vu le docteur Bonnet depuis trois mois, il a une assez jolie clientèle, il doit bien avoir économisé 1.000 Francs, tu vas lui faire une visite. J'allais le voir et lui collais 1.000 Francs de quelque chose dont, comme je vous l'ai dit, je savais que c'était de très peu de valeur."

Je lui dis : "A qui le dites-vous ! Quand mon père est mort, nous avons trouvé mon frère et moi, dans son secrétaire, les titres que vous lui aviez vendus près de 1.000 Francs Or et qui ne valaient pas plus de 30 Francs Papier".

"Et bien Monsieur Bonnet, je ne sais pas ce que vous venez me demander, mais c'est acquis d'avance". Bon. Alors nous allons ensemble de nouveau à la baraque Adrien, nous sommes reçus par le même commandant auquel le colonel Ribière dit très simplement : "Vous allez évacuer ces baraques, les libérer pour le docteur Bonnet et vous installerez votre service à la caserne Mortier".

Nous ressortons et je lui dis : "Colonel, est-ce que je peux vous demander pourquoi vous m'avez donné satisfaction avec tant de rapidité ?"

"Et bien, Monsieur Bonnet, je vais vous le dire : je vous ai raconté combien je vendais à votre père des choses dont je savais que c'était sans valeur. J'en ai toujours gardé une sorte de remords car je savais que c'était un homme qui travaillait beaucoup et l'argent qu'il gagnait c'était à la sueur de son front. Aujourd'hui vous me donnez l'occasion de réparer en partie ce que je faisais à l'époque. J'en suis très heureux et croyez-moi, c'est à moi de vous dire merci.

Cette histoire m'amène à te parler de mon père comme tu me l'as demandé.

Il avait commencé sa médecine à Bordeaux et l'a terminée à Paris où il était externe des hôpitaux. Après avoir épousé ma mère, il est venu s'installer à Gouzon dans la Creuse, au bord de l'Allier, probablement dans les années 1881-82.

En 1882, à l'époque, il n'y avait pas de chirurgien dans le département. Il n'y avait aucun spécialiste. Il fallait donc que le médecin de campagne qu'il était puisse faire face seul à toutes les demandes. En effet, le chirurgien le plus proche était à Limoges, environ 130 km, avec un seul train par jour qui mettait 4 h30 à faire le trajet. C'est te dire qu'en cas d'urgence, il fallait compter sur soi tout simplement.

Bien sûr, mon père était obligé de faire en plus de la médecine courante de la petite chirurgie. Pour lui les anthraxs, les phlegmons n'avaient pas de secret. Mais il savait aussi, quand cela était nécessaire, faire de la chirurgie beaucoup plus importante. Je vais t'en donner un exemple.

Alors que j'étais moi-même médecin, déjà avancé dans ma carrière, je vois un jour mon père bavarder le long de la maison avec un homme qui n'avait qu'un bras.

Je lui ai dit "Qu'est-ce que c'était que cet homme avec qui tu étais en conversation ?" "Oh, il me dit" c'est un homme que j'ai opéré il y a bien longtemps d'une désarticulation de l'épaule".

"Comment, tu sais faire une désarticulation de l'épaule ?"

Il me répond "Mais il fallait bien. C'est un pauvre homme qui, lors d'une séance de battage du grain, alors qu'il était chargé d'enfourner les bottes de paille dans la batteuse, avait poussé trop loin avec son bras et sa main avait été happée par l'engrenage. L'avant-bras y était passé et une autre partie du bras aussi. Bien entendu, cela se passait très tard le soir, au moment où les hommes sont un peu fatigués et, il faut le dire, ont un peu bu, aussi, ils ne faisaient plus très attention à ce qu'ils faisaient. Mon père me disait : "J'ai du lui faire une désarticulation de l'épaule. Et dans quelles conditions ! Le soir, sur une table de ferme, à la lumière d'un mauvais fanal d'écurie, aidé par qui ? Par quelqu'un qui voulait bien me prêter main-forte mais qui tombait en syncope au bout d'un instant. Tu vois comme cela était facile".

Et bien je suis tout à fait surpris qu'il ait su faire une chose aussi importante. Il savait faire aussi une amygdalotomie, il savait aussi faire un examen de fond de l'œil. C'est te dire que c'était un médecin vraiment complet.

Comment s'était-il tenu au courant de tout cela ? Et bien il était abonné à un journal très bien fait "le journal de médecine et de chirurgie de Lucas Championnière" et il le lisait d'un bout à l'autre, sans perdre une seule phrase.

A quel moment le faisait-il ? Je me le suis toujours demandé tant il était occupé. Par exemple quand je prenais des vacances, étant au lycée de Montluçon, c'est à peine si je voyais mon père. Quand je me levais le matin il déjà parti, quand on se mettait à table à midi, s'il arrivait à temps il se mettait à table et avalait en quelques instants son déjeuner puis après c'étaient les consultations et après départ pour les visites à la campagne et quand il rentrait le soir, j'étais déjà couché.

Et comment se rendait-il à ses visites à la campagne ? A cette époque, il n'y avait pas de voiture automobile, c'était en voiture à cheval.

Une autre anecdote : il y avait à Paris un agent de change qui venait régulièrement passer les vacances dans la propriété appartenant à son frère à quelques kilomètres de Gouzon. Mon père avait eu l'occasion, à plusieurs reprises, d'être appelé auprès de la femme de cet agent de change. Un jour, il apprend par le beau-frère, qu'on va opérer à Limoges cette dame dans la clinique de Chenu.

"De quoi ?" demande t-il. On le dit à mon père. "Ca c'est une erreur de diagnostic", dit-il. Sais-tu ce qu'il a fait ? Il est parti à Limoges par le premier train et a demandé audience au chirurgien, a discuté avec lui et la femme a évité l'opération.

Et bien tu vois, quand je pense à tout cela, je me dis quelques fois que nous sommes les uns les autres, fiers de notre carrière, nous avons passé des concours etc. et bien, crois moi, à côté d'hommes de cette trempe, nous ne sommes que des petits garçons.

(SUITE AU PROCHAIN NUMERO)



Madeleine
Pitchoun
Colette

COLETTE et MADELEINE, souvenirs de jeunesse.

par Colette Lamy - août 1996

Madeleine est née le 27 septembre 1908. A sa naissance, j'avais seulement deux ans. Nous étions les deux petites dernières d'une famille de cinq enfants. Nous ne nous quittions jamais. Cette complicité mêlée d'une grande affection, a duré quatre vingts ans, jusqu'à sa mort en 1989.

Lorsque mes parents, Berthe et Lucien Lassalle, ont acheté l'hôtel du boulevard Flandrin, dans les années 1910, on nous a attribué les trois chambres du deuxième étage mais, les années passant, nous n'avons jamais utilisé les trois pièces, préférant toujours partager la même chambre pour ne pas nous quitter. Et ceci jusqu'à mon mariage en 1928. Cette cohabitation était d'autant plus inattendue que notre personnalité et nos goûts étaient totalement différents. J'étais très bavarde, Madeleine parlait très peu. Madeleine lisait beaucoup et moi je lisais peu. Très petite elle s'était passionnée pour la lecture et avait inventé une chanson qu'elle me chantait dans le jardin :

"J'nai qu'une passion, Dostoievsky
Et qu'un ami, c'est Gorki."

J'étais très sociable alors que Madeleine choisissait des amis pour la vie. J'étais également un peu espiègle : nous recevions chacune une boîte de pastilles en chocolat pour Noël. Pour que la mienne reste pleine, je puisais dans celle de Madeleine. Cela lui importait peu car, contrairement à moi, ce qui était d'ordre matériel lui était indifférent.

Comme toutes les petites filles, elle aimait les poupées mais elle voua à Tenten un amour particulièrement exclusif. (Cela a peut-être préfiguré l'amour qu'elle portera plus tard à ses quatre enfants). Tenten portait en fait le nom d'Hélène mais Granny n'approuvait pas qu'une poupée portât le nom d'une de ses petites-filles (Hélène Landry-Campinchi). Celle-ci fut donc appelée Hortense surnommée Tenten. Jusqu'au mariage de Madeleine, elle couchait dans un berceau breton auprès d'elle.

Si nous étions inséparables à la maison, nous l'étions aussi sur le chemin de l'école. Très tôt on nous a inscrites au lycée Molière car il n'était pas question de nous faire faire des études dans un établissement religieux.

Nous nous rendions au lycée à pied en prenant le boulevard Emile Augier avec interdiction absolue de prendre le métro. Bien sûr, nous n'étions pas toujours obéissantes et, un jour, à la sortie du métro, nous sommes tombées sur Maman. Quel manque de chance !

C'est au lycée Molière que Madeleine a rencontré son amie Toinette Pichard, devenue Risler. Amitié exceptionnelle qui a duré toute une vie.

L'affection que nous avions l'une pour l'autre, Madeleine et moi, n'a pas été ébranlée par mon mariage qui eut lieu en 1928, alors que Madeleine avait vingt ans. Bien au contraire, nos liens se sont avivés par la présence de Maurice que Madeleine aimait beaucoup et dont elle suivait les conseils. Maurice avait lui aussi pour sa belle-sœur une très grande affection.

Madeleine s'est mariée à son tour en 1936. Elle nous a quittés peu de temps après pour suivre son mari en Syrie. Ce fut la seule époque où nous avons été séparées.



HAMIPRE (Belgique) ¹

20 août 1914 - 1er septembre 1996

Quatre générations de Chappey

par Claude Chappey

Traditionnellement, la famille Joseph Chappey se rend en Belgique, près de Neufchâteau, sur les lieux où le sous-lieutenant Joseph Chappey a subi "le baptême du feu", le 20 août 1914. Notre Père (grand-père, arrière grand-père) a fait élever :

- un monument à la mémoire du commandant, du capitaine, des deux lieutenants et de la centaine de soldats du 87ème régiment d'Infanterie, fauchés lors de leur attaque.

- deux tables d'orientation pour expliquer le déroulement des combats.

Après le décès du lieutenant-colonel Chappey, ce furent notre mère (grand-mère, arrière grand-mère), ses quatre fils, ses petits-fils et petites-filles qui participèrent aux manifestations patriotiques franco-belges.

Cette année, la 4ème génération Joseph Chappey, représentée par Sandrine et Guillaume accompagnait leur père Jérôme et leur grand-père Claude.

Après la messe sur la colline de la Justice, lieu du massacre, Jérôme déposa à Hamipré une gerbe devant le monument des 6 civils belges fusillés par les Allemands puis Claude devant le monument français. Ainsi la tradition se poursuit.

P.S. Dans la salle du vin d'honneur, l'Abbé Mouzon avait construit un grand panneau consacré à Bamy, en découpant textes et photos des Trait d'Union, signe des amitiés d'Outre-Quévrain.



¹ NDLR : Sur Hamipré, cf. également Trait d'Union n° 6

LE GOLF D'HARDELOT

par Colette Lamy

Le golf d'Hardelot a été évoqué par Jean-Pierre Lassalle dans un excellent article sur les "années Trente" (Trait d'Union n°7). Quelques souvenirs me reviennent à propos de ce lieu de vacances familiales, souvenirs ravivés par l'article paru dans "Le Figaro" du 17 mars 1996 : le Golf d'Hardelot est "très british, très class" écrit l'auteur Nelson Montfort.

Il est peut-être intéressant pour les jeunes lecteurs de "Trait d'Union" d'apprendre pourquoi les Lassalle se sont installés à Hardelot.

Vers 1909, Jean Lassalle, mon frère, était délicat de santé. Examiné par un grand professeur de pédiatrie de l'époque, ce dernier explique à mon père, Lucien Lassalle, que seul l'air iodé d'une plage du nord peut être bénéfique et guérir son fils. Aussitôt dit, aussitôt fait. Mon père décide de faire construire une villa dans laquelle sa famille pourrait passer les vacances.

Pourquoi avoir choisi Hardelot alors qu'à l'époque la plus belle plage du nord est celle du Touquet-Paris Plage ?

En visitant la région pour trouver un terrain, c'est un peu par hasard que mon père découvre Hardelot. Mais comment mon père a-t-il pris sa décision ?

Hardelot c'était :

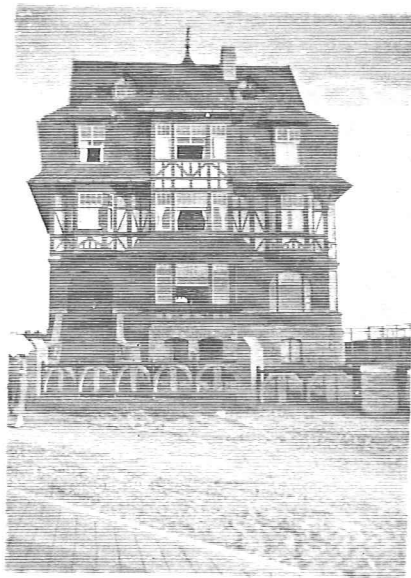
- une plage de 15 km : il ne se baignait pas
- une forêt de 35 ha : il ne se promenait pas
- et un golf : il ne jouait pas au golf.

Ajoutons la présence des grandes familles des tisseurs de Roubaix et Tourcoing, alors que ce qui aurait pu l'attirer c'était celle de familles liées au bâtiment.

Je m'explique mal cette décision bien que je sache qu'il n'aimait pas du tout ce nom de Paris-Plage qu'il trouvait ridicule.

Une fois le terrain choisi à Hardelot, autour des tennis avec vue imprenable sur la mer, il fallut trouver l'architecte. Les familles du nord, déjà installées avaient choisi Louis Cordonnier² qui construisait à côté du terrain retenu par mon père, une villa pour sa famille. Il s'inspirait du style hollandais ce qui donnait une certaine unité à cet ensemble. Cet architecte devint célèbre en 1929 avec la construction de la basilique Sainte Thérèse de Lisieux.

Mon père commanda une villa de deux étages avec cinq chambres. Mais il comprit qu'il fallait absolument que les enfants Landry passent les vacances avec leurs cousins, la maison serait donc trop petite. Immédiatement il adresse un télégramme à Cordonnier : "Ajoutez un étage".



La villa imposante a certainement, par cette trop grande hauteur, perdu de son élégance. Mais la famille avant toute chose !

Un petit détail me revient à l'esprit : alors qu'Hardelot est un endroit très frais et éventé, Cordonnier avait dit à mes parents : "Je vous ai mis exprès une terrasse en plein nord, cela sera plus agréable"...

²Louis Cordonnier est né le 7 juillet 1854 à Lille, décédé en octobre 1960. Il fut président de l'Académie des Beaux-Arts et fut davantage reconnu à l'étranger qu'en France. Il reçut les plus grands honneurs dans des pays étrangers et au Saint Siège. Il a construit à La Haye, Amsterdam entre autres ainsi qu'à Lille en France (entre autres le théâtre de Lille) et la Basilique Ste Thérèse de Lisieux.

Nous nous installons (5 enfants Lassalle, 3 enfants Landry) vers 1912 jusqu'à la guerre de 1914. Personne de la famille ne joue alors au golf qui est encore modeste.

Nous revenons après la guerre. Je me souviens fort bien des années "Trente" où nous avons vécu ensemble, nous les Lamy avec trois enfants et les Chappey avec leurs quatre enfants. L'harmonie n'a cessé de régner entre nous et j'en garde un excellent souvenir.

C'est alors que Maurice et moi découvrons le golf et y passons la plus grande partie de nos journées.

Ce golf de 18 trous créé en pleine forêt, entièrement refait en 1930 par Tom Simpson, fait la joie des Hardelotois. Avant cette rénovation les nombreux golfeurs de la région (français et britanniques) devaient aller jouer au Touquet, "La Mecque du golf" disait-on alors.

Ma belle-sœur, Ginette Lassalle, très bonne joueuse venait souvent à Hardelot même en week-end et elle y retrouvait de bons joueurs : Albert Sirot, Pierre Herdhebut, les Descamps.

En 1933 si je ne me trompe, à la demande du Professeur Debré qui pensait qu'un séjour balnéaire ferait le plus grand bien à son fils Olivier, nous emmenons ce dernier à Hardelot. Olivier nous suivait au golf mais un jour, s'approchant trop près de mon frère Jean, il reçoit un coup de club sur le front. Comme il s'agissait du fils du Professeur Debré, le meilleur chirurgien de Boulogne lui fit immédiatement deux points de suture. L'ayant vu très récemment en 1996, j'ai pu constater que la cicatrice se voit à peine mais qu'il gardait un merveilleux souvenir de son séjour hardelotois !

Ma fille Florence naît en 1939 et sera baptisée à la chapelle Saint Augustin d'Hardelot au mois d'août 1939, quelques jours avant la déclaration de guerre.

A la fin des hostilités, nous retrouvons la villa sérieusement endommagée. Elle sera réparée avec l'aide du Ministère de la Reconstruction et divisée en deux appartements distincts, la famille va réoccuper la maison : les Chappey au rez-de-chaussée, les Lamy au 2ème.

Nous retrouvons le chemin du golf avec le même plaisir. L'endroit devient de plus en plus agréable car les Hardelotois délaissent les bords de mer pour construire dans la pinède. Le "Golf House" devient une sorte de club où se retrouvent des amis, le Golfer's Hôtel reçoit de nombreux touristes.

En 1969, à la mort de mon père, ses quatre enfants héritent de la Villa "Les Beaux Jours", nous décidons de la laisser aux Chappey et quittons Hardelot pour toujours.

L'histoire du golf (de plus en plus couru), la création d'un second parcours de 18 trous devra être évoquée par Claude ou Philippe et leurs descendants. Ce sera une autre histoire.



1939 (?)

Bamy
Marc
Philippe
Claude

La résurrection de l'œuvre architecturale d'Imhotep à Sakkarah

conférence de
Jean-Philippe LAUER

architecte DPLG, égyptologue et
grand-père de nos cousins
Igor, Colombe et Edouard,

(donnée à la Société Française des Architectes juin 94)

C'est à une quinzaine de kilomètres au Sud des grandes pyramides de Guizèh que s'étend dans le désert du plateau Libyque le site de Sakkarah, centre de l'immense nécropole de Memphis, capitale de l'Ancien Empire égyptien, qui s'élevait en face, dans la vallée, également sur la rive gauche du Nil. Ce site est dominé par la célèbre Pyramide à degrés, tombeau du roi Zoser (Zéser) ou Djoser (Djéser), le principal pharaon de la III^{ème} dynastie, dont on situe l'avènement aux environs de 2700 avant notre ère. Selon l'historien Manéthon, prêtre égyptien du III^{ème} siècle avant J.-C., "c'est sous le règne de Tosorthros (ou Sésorthos) que vécut Imhoutès qui, en raison de sa science médicale est considéré comme Asklépios ; il fut l'inventeur de la construction en pierre de taille, et s'adonna également à l'art d'écrire".

Or, depuis longtemps, le nom de Tosorthros ou Sésorthos a été identifié à celui de Zoser ou Djoser, tandis que celui d'Imhoutès l'était à Imhotep.

Ce dernier vénéré comme un sage à l'Ancien et au Moyen Empire, puis au Nouvel Empire comme un savant, supérieur des prêtres-lecteurs et patron des scribes, est considéré parfois comme le fils du grand dieu Ptah de Memphis. Cette origine divine lui est ensuite attribuée de façon constante aux époques saïte et perse ; il sera dès lors déifié pour sa science médicale, et un temple, l'Asklépéion encore à découvrir, fut édifié pour son culte non loin du Sérapéum à Sakkarah ou quelques statuette de lui en bronze ont été recueillies.

Néanmoins l'existence même d'Imhotep sous le règne de Zoser pouvait paraître encore plus ou moins légendaire avant la découverte en 1926 (par l'archéologue anglais Cecil Firth qui dirigeait le déblaiement du complexe de la Pyramide à degrés) de son nom et de sa titulature gravés sur un socle de statue de l'Horus Neterikhet (c'est-à-dire Zoser) ; ce socle fut recueilli à quelques dizaines de mètres de la colonnade d'entrée du très vaste ensemble monumental édifié autour de son tombeau.

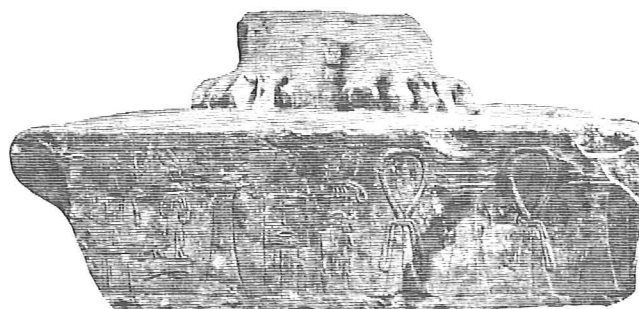
Ce socle corrobore, en effet, par le nom et la titulature d'Imhotep qu'il comporte, l'identité de l'Horus Neterikhet et du roi Tosorthros ou Sésorthos de Manéthon, autrement dit le Zoser des listes hiéroglyphiques royales du Nouvel Empire. Cette identité seulement basée jusque là par un document ptolémaïque, la stèle de l'île de Séhel, près d'Assouan, relatant la consultation d'Imhotep par Zoser à propos d'une famine, et donnant le protocole complet de ce pharaon avec son nom d'Horus Neterikhet et son nom de cartouche Zoser, s'est, en outre, trouvée confirmée par des graffiti de visiteurs du Nouvel Empire relevés au cours des fouilles sur les parois des deux édifices symboliques appelés dans son complexe monumental de Sakkarah "maisons du Sud et du Nord" ; certains de ces scribes, en effet, disent être venus visiter là le temple du roi Zoser "le justifié".

Quant au socle précité de sa statue, il donne à la suite de son nom d'Horus Neterikhet, celui d'Imhotep avec les titres suivants : "le chancelier du roi de Basse-Egypte, le premier après le roi de Haute-Egypte, Administrateur du Grand Palais, Noble héréditaire, Grand-prêtre d'Héliopolis, Imhotep, le constructeur, le sculpteur, le fabricant de vases de pierre...".

L'énumération de ces trois derniers titres, suivant immédiatement le nom d'Imhotep paraît bien indiquer que celui-ci avait la haute main sur les travaux royaux d'architecture et de sculpture, ainsi que sur la fabrication des vases de pierre, industrie alors de très grande importance, si l'on en juge par le nombre extraordinaire de ces vases s'élevant à plusieurs dizaines de milliers, qui furent enfouis à trente mètres de profondeur sous la Pyramide à degrés même. Nous voyons ainsi par cette dédicace ce dieu sortir de la légende ou de la mythologie pour entrer dans le domaine de l'histoire. Imhotep fut certainement un grand créateur, son œuvre, nous allons le voir, en témoigne et peut expliquer en partie le souvenir si profond qu'il laissa à la postérité.

ci contre :

Socle de statue de l'Horus Neteri-khet (Zoser) où se trouvent le nom et la titulature de son ministre, l'illustre Imhotep.



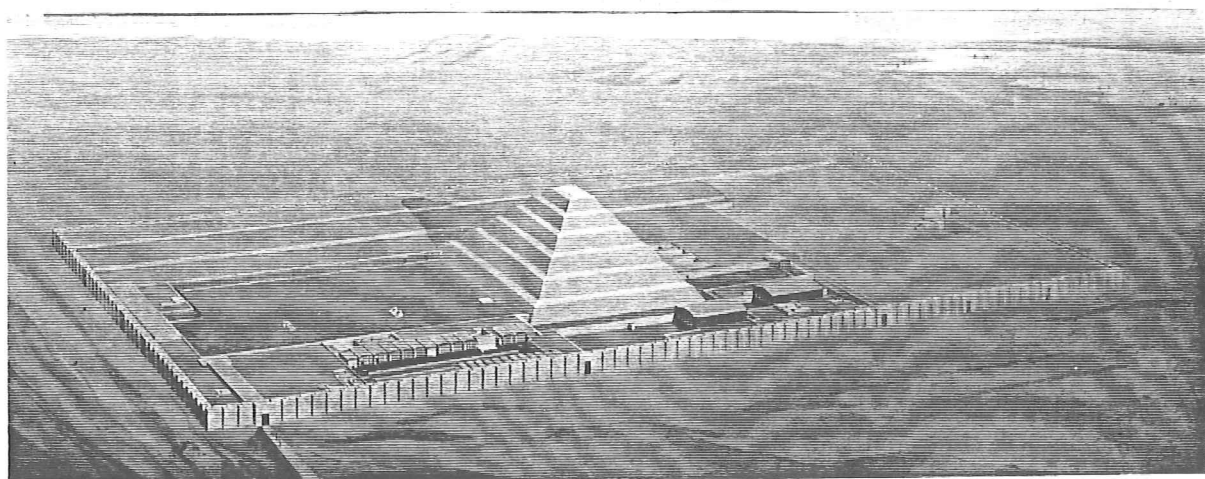
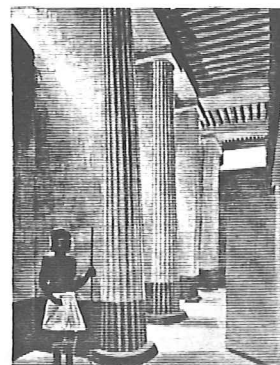
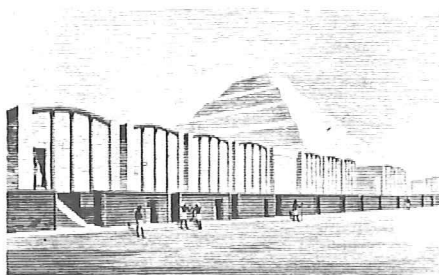
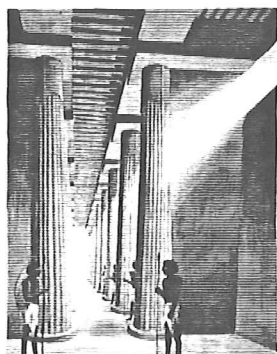
Malheureusement, ce prodigieux ensemble monumental a été attaqué dès la deuxième Période Intermédiaire (1785-1580 avant J.-C.) par les chercheurs de pierres, pour la simple raison que la hauteur moyenne des assises (0,20m à 0,35 m) des monuments culturels ou symboliques de Zoser et de son immense enceinte étant deux ou trois fois moindre que celle des blocs des temples funéraires et grands *mastabas* des Vème et VIème dynasties à Sakkarah, l'extraction des blocs équarris et bien ravalés y était évidemment bien plus simple et facile qu'à ces derniers. En revanche, les assises de base demeurées souvent ensablées à 1 mètre ou 2 de profondeur nous ont permis de dresser la plupart des plans à ces niveaux, tandis que de très nombreux éléments architectoniques négligés par les chercheurs de pierre de remploi et disséminés dans le sable étaient recueillis et classés : tambours de colonnes, les unes fasciculées et les autres cannelées à arêtes vives comme le dorique grec, chapiteaux complets ou fragmentés, blocs de couronnement de murs, et de jambages de portes, simulacres de gonds de portes et de rondins de plafond, moulures en tores, etc.

Etudiant alors chacun de ces précieux fragments providentiellement conservés jusqu'à nous, j'arrivai peu à peu à retracer les formes et à retrouver les proportions de ces édifices d'un style encore inconnu en Egypte.

La plupart de ces derniers montrent de curieux essais de transposition, dans la pierre, de formes et d'éléments d'architecture de brique crue, de bois ou même de roseaux, "pétrification" assez comparable à celle que l'on constate au début de l'architecture grecque, dans les temples de l'ordre dorique. Telle a été la raison des proportions si élancées des colonnes, qui représentent des poteaux de bois cannelés ou des faisceaux de tiges de palmes, et des courbes élégantes de nombreuses toitures, qui reproduisent la silhouette des édicules légers dressés primitivement en roseaux pour abriter le trône royal ou, à l'occasion de fêtes, les statues ou emblèmes des différentes divinités.

Tous ces édifices ont été ainsi pétrifiés pour assurer au *ka* du roi Zoser (c'est-à-dire son double, son principe vital) le cadre nécessaire à la célébration de son Heb-Sed (fête de jubilé) dans l'au-delà pour le renouvellement périodique de son pouvoir royal "des millions de fois". Il s'agit là d'un immense décor symbolique constitué par des bâtiments dont l'intérieur est généralement bourré en majeure partie de blocaille, l'évocation de leurs façades et de leurs silhouettes extérieures devant suffire au *ka* et à ses cortèges de l'autre monde. En dehors de la célébration même des funérailles, puis du service des offrandes, il ne se déroulait, en effet, aucune cérémonie réelle dans ce vaste complexe monumental, où presque tout concernait un domaine purement idéal.

*Aquarelles de restitution en maquette
du complexe monumental funéraire du roi Zoser, par Jean-Philippe Lauer*



Ainsi s'expliquent, en particulier, ces étonnantes représentations de portes ou de barrières en bois sculptées dans la pierre, dont nos projections montreront divers exemples.

Toutes les portes de cette "demeure d'éternité" de Zoser sont ainsi simulées dans la pierre, les unes représentées fermées, les autres ouvertes ou entrouvertes, et ne pouvant fonctionner qu'idéalement au commandement magique du *ka* royal.

Monsieur J.-P. Lauer fait alors passer en les commentant plus d'une centaine de diapositives concernant la Pyramide à degrés et les monuments de son complexe funéraire. Ces derniers présentés d'abord lors de leur découverte avec plusieurs vues de la maquette de restitution d'ensemble qu'il a pu en établir et qui doit trouver place au centre d'un petit musée lapidaire réservé à l'œuvre d'Imhotep, à édifier au cours de l'automne prochain à proximité de l'entrée de l'enceinte de Zoser. Après projection des différentes restitutions effectuées là suivant les principes de l'anastylose pratiquée à l'Acropole d'Athènes et en bien d'autres sites archéologiques, un aperçu est donné des appartements souterrains de la pyramide et du cénotaphe de l'enceinte sud avec leurs chambres à faïences bleues et les stèles figurant le roi Zoser.

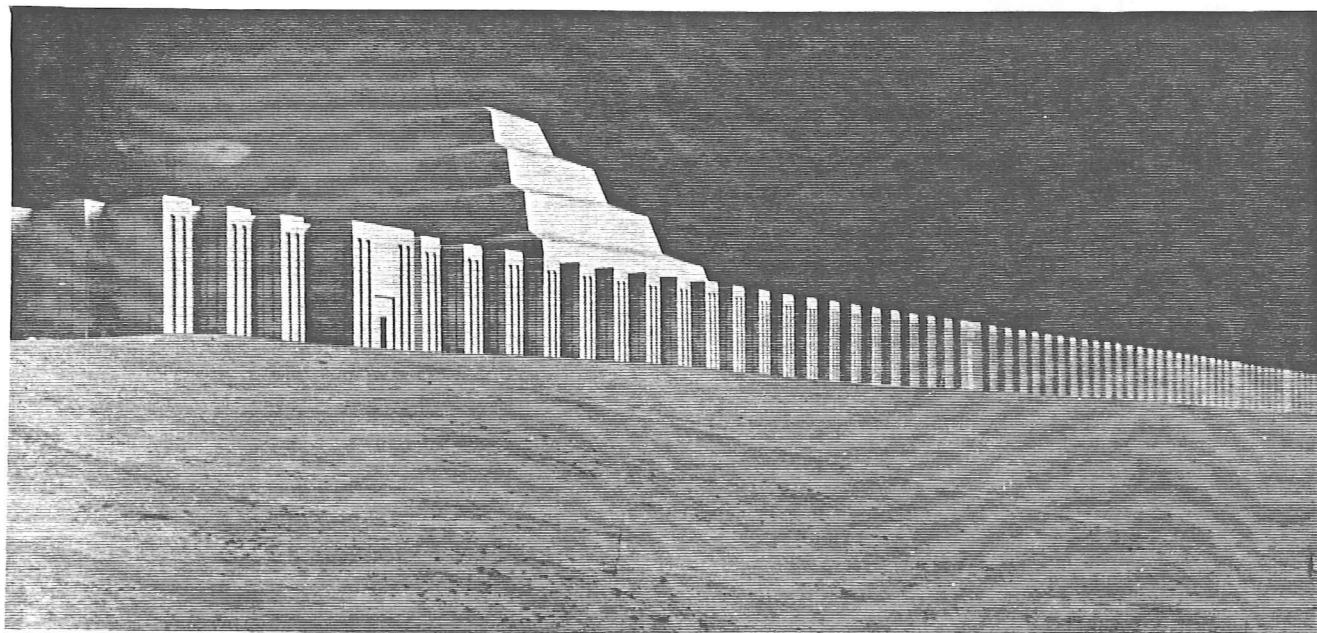
Monsieur Lauer ajoute, enfin, une petite sélection de diapositives concernant les admirables vases de pierre dure ou d'albâtre qu'il a découverts et extraits par milliers des galeries les plus profondes situées à une trentaine de mètres sous la pyramide, avant de conclure ainsi sa conférence :

Tels sont les découvertes et les principaux monuments qu'ont révélés les fouilles et travaux effectués dans la nécropole de Sakkarah autour de la Pyramide à degrés par le Service des Antiquités de l'Égypte depuis plus d'un demi siècle, projetant ainsi des lueurs nouvelles sur l'apparition de l'architecture de pierre durant cette lointaine époque de la III^{ème} dynastie.

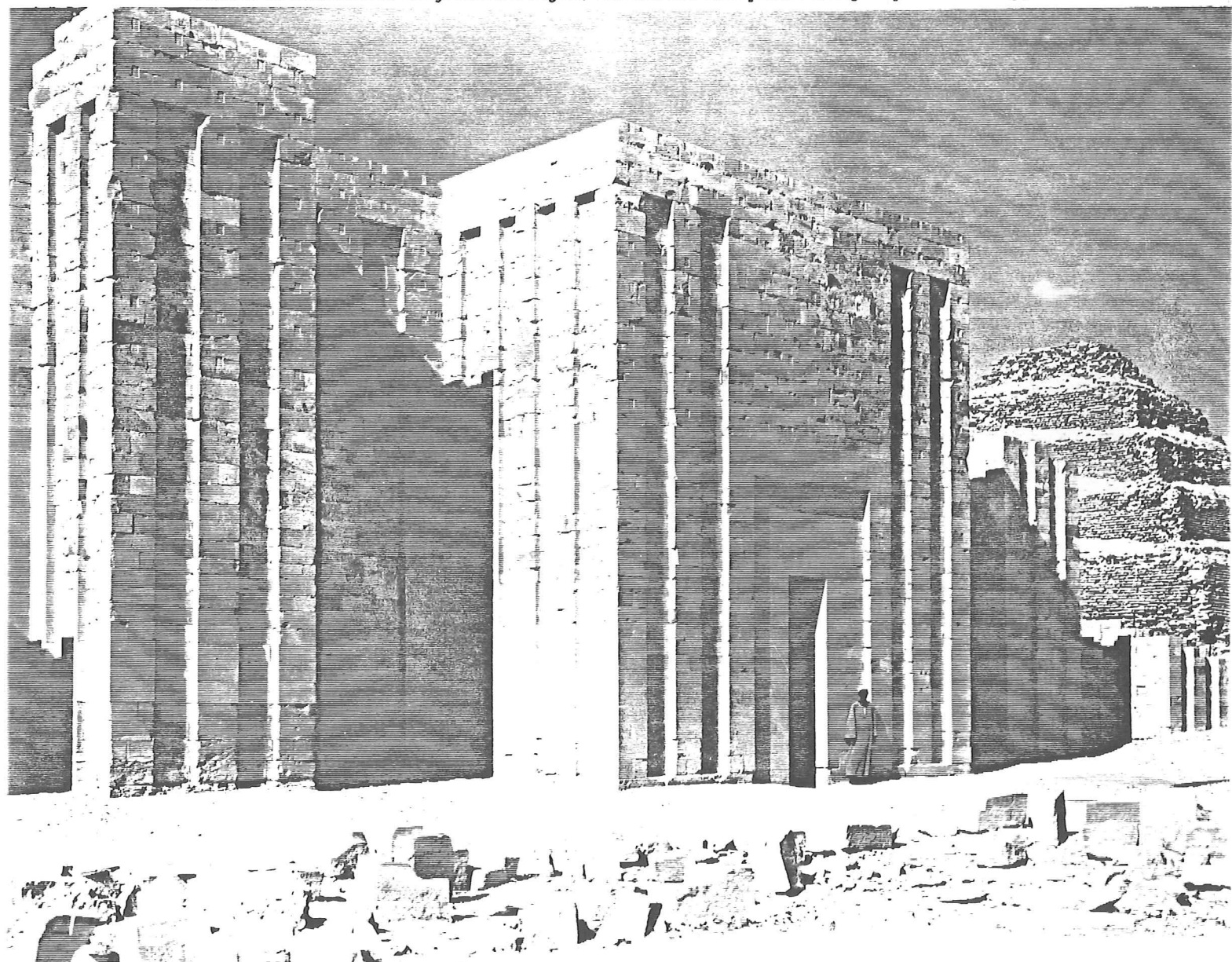
Avant cela, nous ignorions pratiquement tout de cet âge, qui fut particulièrement brillant, et qui vit naître, sous l'impulsion géniale du divin Imhotep, l'art majeur de l'humanité qu'est encore l'architecture de pierre de taille. On a pu, néanmoins s'étonner à juste titre du passage si rapide de cette architecture fine et élégante d'Imhotep à celle, au contraire, si massive et puissante des Grandes Pyramides. Or, des fouilles récentes nous ont précisément révélé un complexe monumental de transition, malheureusement laissé inachevé, celui du successeur et fils probable de Zoser, jusque là ignoré, l'Horus Sekhem-Khet, où se retrouve une enceinte exactement du même style et de mêmes proportions, mais exécutée avec un appareil formé d'assises deux fois plus hautes. Cette évolution de la technique va dès lors se poursuivre activement dans le même sens et conduire à une architecture toute différente, beaucoup moins élégante, mais mieux adaptée à la pierre. Elle trouvera son expression la plus caractéristique dans les temples de granit de Khéphren à Guizèh, pour revenir ensuite à des formes plus harmonieuses dans les temples funéraires royaux de la V^{ème} dynastie en Abousir, où l'art de l'Ancien Empire atteindra son apogée, essentiellement dans les bas-reliefs et la statuaire.

Mais c'est le complexe monumental de Zoser, qui demeure la clef essentielle pour la compréhension d'une évolution aussi radicale. Terme et couronnement de la construction prédynastique et protohistorique, dont Imhotep pétrifia si magistralement les formes dans les édifices qui y sont transposés et figurés (principalement dans l'ensemble dit du "Heb-Sed" et les deux "maisons du Sud et du Nord"). Le complexe fut en même temps, par la gigantesque et massive superstructure en gradins de la tombe royale même, le point de départ de cette architecture des Pyramides, qui devait faire, aussi bien dans l'antiquité que de nos jours, l'étonnement et l'admiration du monde.

*Restitution en maquette
du complexe monumental funéraire du roi Zoser, par Jean-Philippe Lauer*



L'entrée de l'enceinte de la Pyramide à degrés, reconstituée avec pierres d'origine par Jean-Philippe Lauer





Lucien Lassalle

CEREMONIE ORGANISEE
PAR TANTE COLETTE EN 1972,
À L'OCCASION DU CENTENAIRE
DE LA NAISSANCE DE
LUCIEN LASSALLE (1872-1959).

Intervenants :

- Colette Lamy
- Claude Chappey
- Colette Weulerste
- Michel Weulerste
- Jean-Pierre Kaspalle

Colette Lamy

Je vais évoquer très rapidement le souvenir de Papa né en 1872. Depuis que je travaille tout particulièrement sur Paris, son souvenir m'est beaucoup plus vif qu'autrefois. Je me rends compte maintenant à quel point la Ville de Paris intéressait Papa et des conversations qui me semblaient tout à fait naturelles, me frappent plus particulièrement. Par exemple Papa me racontait toutes les histoires qu'il y a eues lorsqu'il a du démolir les coupes de l'hôtel Astoria qui déparait la place de l'Etoile. A cette époque, cela ne semblait pas capital, maintenant cela serait une chose très importante. Il me racontait la création de l'avenue Paul Doumer qu'il a vu naître. Il n'y avait pas d'avenue Paul Doumer quand j'étais jeune. Puis vinrent tous les problèmes que cela posait de créer une nouvelle rue, avec des maisons qui rendaient problématique l'élargissement de cette rue. Beaucoup de conversations de ce genre me reviennent en pensée.

Ce qui est très étonnant c'est que maintenant, j'ai un métier de conférencière et Papa, s'il revenait au milieu de nous, serait vraiment suffoqué. Il trouvait que j'étais incompréhensible, que je parlais trop vite et que l'on ne comprenait rien de ce que je disais et c'était à un tel point qu'il avait demandé à Maman qu'elle me fasse donner des leçons de diction. Et l'on avait choisi Madame Suzanne Devoyot, il y a beaucoup de gens ici trop jeunes pour avoir entendu parler de Madame Suzanne Devoyot mais ce fut une très grande actrice du Français qui est venue me donner des leçons. Je préfère ne pas penser au prix que ces leçons ont dû coûter, choisir une actrice du Français qui venait boulevard Flandrin m'apprendre à parler ! Et au bout de quelque temps, Papa avait conclu que cela n'avait donné aucun résultat. Mais enfin, tant bien que mal, ma vie a continué sans amélioration !

Je repense encore très souvent à Papa car lorsque je fais des visites, quand je vais dans certains endroits tels que la Chambre de Commerce, le Crédit National ou d'autres, et que je dis que je suis la fille de Monsieur Lassalle, on me dit : "du Président Lassalle, vous êtes la fille du Président Lassalle !" Alors les gens sont très impressionnés et cela me fait beaucoup de plaisir de voir à quel point son souvenir est resté vivace dans beaucoup de ces grandes maisons.

Je devrais dire tout ce que je dois à Papa mais je ne vais pas le faire aujourd'hui. J'évoque ce qui touche Papa et qui a des liens avec cette journée d'aujourd'hui, cet appartement où nous sommes, puisque c'est Papa qui nous a installés ici.

Tous les matins lorsque je me lève, j'ai devant moi l'hôtel Biron, un chef d'œuvre de Gabriel, un des plus beaux hôtels de Paris qui vient d'être restauré et qui est un plaisir pour les yeux. C'est Papa qui nous a installés là et je le revois encore. Combien de fois il est venu ici avec moi, on montait sur les échafaudages avec un vieux commis de la maison Lassalle qui s'appelait Albert, Jean doit s'en souvenir. Et l'on disait on fera une fenêtre là, une porte là, un salon là et tout cela s'est décidé avec Papa, c'était toujours Papa.

J'ai vu arriver Jean Frézal, un élève très cher de Maurice. C'est grâce à Papa qu'il est entré dans le service de Maurice. Parce qu'un jour Bouchayer, le fameux Bouchayer, le fameux "cher Hippolyte", avait demandé à Papa : "est-ce que vous pourriez trouver une place d'interne à un de mes jeunes parents ?". Papa avait reçu ce jeune étudiant sans y attacher une grande importance et sans savoir qu'il deviendrait une grande vedette de la médecine.

Il y a aussi l'histoire du grand officier de la Légion d'Honneur que l'on doit évoquer aujourd'hui puisque vous savez que l'on a remis cette grande décoration à Maurice. Dans un petit opuscule que nous avons sur Papa, on dit que Papa a été le premier entrepreneur à être nommé Grand Officier de la Légion d'Honneur ce qui a été un grand honneur pour la corporation. Je ne peux pas dire que Maurice soit le premier médecin à qui l'on remette cet insigne ! Mais nous en sommes tout de même très fiers !

Je pense que dans les discours qui vont suivre, aucun ne va évoquer la figure officielle de ce grand Monsieur et qu'au contraire, nous entendrons des discours qui montreront le côté très intime de Papa, le côté très familial, je m'en excuse d'avance pour les quelques personnes qui sont ici et qui ne font pas partie de la dynastie Lassalle.

Je suis très heureuse d'avoir pu organiser cette réunion et d'avoir groupé autour de nous, tous les enfants de Papa et tous les petits-enfants. Seuls Delphine et Pierre Baudry, à Tokyo, sont absents.

C'est un succès d'avoir réuni tant de descendants, c'est très amical et sympathique, il y en a qui sont venus de Genève, d'autres de Bordeaux et Marc, doit partir demain pour Grenoble. Je laisse maintenant la parole aux jeunes et vous prie de m'excuser d'avoir été si longue.

(APPLAUDISSEMENTS).



Lucien
Lassalle



à Zopot (Philippe
& Claude)

Claude Chappey

Pour l'instant je ne suis pas conférencier et ensuite mon père aurait du me donner des leçons de diction, et n'en ayant pas prises, je suis un très mauvais orateur. Ce préambule étant dit, j'aimerais pour vous parler de Grand-Papa mettre l'accent sur deux points.

Le premier point : j'ai des souvenirs personnels. Alors vous allez trouver que cela est très égoïste et que je ne vais parler que de moi. Mais comme Tante Colette l'a dit, ce qui compte ici c'est la vie en famille, la vie de Grand-Papa or c'est ce que je vais évoquer ici. Donc ce seront des scènes de la vie familiale.

Le deuxième point, je ne ferais pas de plaisanteries, parce que Tante Colette m'a écrit une très gentille longue lettre pour dire que cette cérémonie serait empreinte de gravité. Je regrette pour les plaisanteries car Grand-Papa aimait beaucoup les plaisanteries et il était un des rares hommes que j'ai connu qui accepte que l'on fasse des plaisanteries sur son dos. Il était très bon public même lorsque cela le concernait personnellement.

Donc Grand-Papa en famille. Grand-Papa, quand je suis entré dans la famille, n'était pas chef de famille. J'ai connu Grand-Papa dans une position tout à fait différente, j'ai connu Granny. Et Granny c'était vraiment la reine Victoria. Je n'ai pas connu la cour d'Angleterre mais je peux vous dire que Granny avait la noblesse, la prestance et l'autorité de la reine Victoria. Elle avait une personnalité extraordinaire. Alors Grand-Papa évidemment était un peu en dessous non pas par la taille mais parce qu'il n'avait pas autorité dans la famille et cela se sentait pour un enfant aussi bien boulevard Flandrin qu'à Vignacourt.

Le deuxième souvenir c'est le dynamisme de Grand-Papa. Nous habitions Danzig et je ne sais pour quelles raisons, sans doute parce que modeste employé de banque, mon père n'avait pas droit à de longues vacances, nous passions nos vacances à Zopot qui était le Deauville polonais. Deauville c'est vite dit

car Zopot était à ce moment là une sinistre plage. Et Grand-Papa, avec son dynamisme extraordinaire, c'était la première caractéristique de Grand-Papa, avait décidé qu'il n'y avait rien de plus amusant pour la famille du côté parisien, du côté Lassalle de venir tous nous rejoindre à Zopot. Alors voilà arrivant Granny, Grand-Maman et Grand-Papa à Zopot.

Mon premier souvenir de vacances et d'enfant avec Grand-Papa: nous avions droit après le petit déjeuner pris chez ma mère à aller prendre le petit déjeuner chez Grand-Papa dans le palace à Zopot. Alors je ne sais pas si j'ai été traumatisé par les petits-déjeuners de ma mère, mais il faut dire que les petits déjeuners de Grand-Papa étaient rudement bons. Zopot avait une deuxième caractéristique mais je ne pense pas que Grand-Papa soit venu pour cette raison, c'est que c'est une plage sur la Baltique et que les jours d'ensoleillement étaient relativement faibles même au mois d'août et les gens se promenaient peu vêtus et jusqu'à un certain âge complètement dévêtus. Mais c'était la famille qui avait attiré Grand-Papa non pas le nudisme de 1923 ou 24.

Le troisième souvenir de Grand-Papa c'est lorsque nous revenions de l'étranger, que ce soit de Danzig, d'Allemagne ou d'Autriche, peu importe, nous passions nos vacances en France et nous arrivions le premier jour de l'été à Paris. Et par un système de "téléphone arabe", toute la famille convergait boulevard Flandrin pour nous voir et c'était très émouvant. Il y avait un brouhaha, des rires, des cris, c'était très impressionnant. Et je me souviens entre autres, étant enfant, des voitures d'Oncle Jean et de Tante Ginette qui avaient deux petites Rosengart qui m'avaient beaucoup émerveillé. Je me souviendrais toute ma vie, nous devions nous coucher car nous étions sévèrement élevés par une Fraulein, à 19h30 et il y avait tout ce brouhaha qui montait dans les chambres du haut boulevard Flandrin et l'on entendait la voix de Grand-Papa qui était tellement heureux de voir tous ses enfants réunis autour de lui. Voici donc le troisième souvenir du temps de Grand-Papa. Je les ai mis en ordre chronologique.

Puis est venue l'époque où Grand-Papa aurait dû devenir mon père si j'ose dire. Comme vous le savez, je restais pour mes études en France et je restais donc chez mes grands-parents boulevard Flandrin. Alors maintenant Grand-Papa dans un autre rôle, celui de père. Je ne sais pas quel souvenir ses enfants ont gardé de son autorité paternelle, mais je peux vous dire tout de suite que comme petit-fils, ce rôle de père passait totalement inaperçu. Il ne s'occupait absolument pas de moi, il était d'un libéralisme absolument extraordinaire, il faut dire que Grand-Maman par contre était extrêmement sévère et s'occupait de mon éducation, Grand-Papa ne s'occupant pas des enfants de 11 ou 12 ans. Mais j'ai vécu des souvenirs inoubliables grâce à Grand-Papa boulevard Flandrin. Il a fait tout de même preuve d'autorité une fois. Je m'en souviens très bien, Jean-Pierre doit s'en souvenir également. C'était en juin 1934, Jean-Pierre habitait à ce moment-là à la maison et comme tous les enfants nous nous disputions furieusement. Et je vois encore Grand-Papa, vers 19h30, revenant du travail nous convoquant tous les deux car Grand-Maman et Jeanne étaient excédées pour nous déclarer très sérieusement qu'il en avait assez et que la maison Lassalle viendrait le lendemain séparer le jardin en deux parties avec un clôture en grillage. Jean-Pierre et moi étions absolument atterrés non pas par la remontrance dont on se fichait complètement mais à l'idée que nous soyons séparés par un grillage, nous étions catastrophés. C'est le seul souvenir d'autorité que j'ai de Grand-Papa d'un point de vue paternel. Inutile de vous dire que le grillage n'a jamais été monté et que nous avons continué avec Jean-Pierre à nous disputer.

Boulevard Flandrin, Grand-Papa avait un double aspect. L'aspect de l'homme d'affaires dont je ne parlerai pas car je ne l'ai pas connu mais je le voyais arriver le soir et cela était absolument impressionnant de le voir arriver avec d'énormes sacs bourrés de papiers. Et derrière lui suivait Charles avec deux sacs aussi bourrés de papier.

C'était extraordinaire le tonnage de papier qui a pu passer boulevard Flandrin. Et Grand-Papa, avec un courage extraordinaire, sortant de table, se mettait au travail jusqu'à minuit et évacuait toute cette quantité de papier. Pour un enfant, c'était très impressionnant. A propos de papier, je me souviens que Grand-Papa et oncle Adolphe m'emmenent à Vignacourt et nous partons en micheline gare du Nord. Oncle Adolphe arrive avec beaucoup de documents, Grand-Papa avait aussi des tonnes de papier. Nous arrivons en gare de Longueau où Charles nous attendait pour nous emmener à Vignacourt et Grand-Papa avait laissé dans le compartiment une lièvre de papiers. Etant enfant, j'étais absolument révolté vis à vis des employés de la SNCF.

Grand-Papa était un grand travailleur. Il avait aussi une santé prodigieuse car il sortait très souvent et se levait tôt le matin. Je sais que chez Lassalle on commençait très tôt, je ne veux pas dire de bêtise, mais je crois me souvenir que Grand-Papa à 7h30 était chez Lassalle or il rentrait de l'Opéra à 1 heure. Alors quand je pense à ce que me disait Oncle Maurice : en général, pour bien vivre, il faut dormir 8 heures. Je dirais que Grand-Papa ne dormait certainement pas 8 heures mais 6 heures par nuit.

A propos d'horaire, je vais parler de la vie mondaine de Grand-Papa. Il était très ponctuel, aidé en cela par Jeanne et j'entendrai toute ma vie Grand-Papa en bas de l'escalier appelant Grand-Maman qui n'était pas prête car elle ne disposait pas de Jeanne, et j'entends ce : "Berthe, Berthe", toutes les semaines à l'occasion du départ à l'Opéra et des dîners en ville. Ce "Berthe" était une plaisanterie pour moi, je m'en souviendrais toute ma vie.

Puisque je parle d'Opéra, je vous parlerai de la vie artistique de Grand-Papa. Grand-Papa a eu l'occasion de s'intéresser aux arts. Tante Madeleine était très gentille, elle amenait les sœurs Crussart et je me souviens d'une conversation entre l'aînée des sœurs Crussart et Grand-Papa qui lui demande : "qu'est-ce que vous pensez des spectateurs qui viennent à

vos concerts ? Ils ferment les yeux et semblent inspirés et absorbés". Et la sœur aînée avait répondu : "Monsieur, je n'en doute pas, ils dorment".

A propos de dormir, cela me fait penser au dimanche. J'aimais beaucoup les dimanches matin à déjeuner, après la messe de Gerson car Grand-Papa allait au cinéma tous les samedis soirs. Inévitablement, je lui demandais de me raconter le film qu'il avait vu. Grand-Papa alors, c'était sa grande plaisanterie, renvoyait la balle à Grand-Maman et lui disait : "Berthe, raconte donc à ce petit le film d'hier soir". Et inévitablement, Grand-Maman répondait qu'elle avait dormi pendant toute la durée du film.

Quand Grand-Maman n'était pas là, Grand-Papa qui voulait toujours sortir accompagné, sortait avec Jeanne. La jeune génération a manqué quelque chose d'extraordinaire. A cette époque là, les femmes portaient des chapeaux et Jeanne affichait pour sortir avec Grand-Papa un chapeau absolument extraordinaire. Comment pouvait-on laisser entrer dans les salles de spectacle des femmes avec des chapeaux pareils. C'était la partie artistique concernant Grand-Papa.

Maintenant, je vais parler de ses rapports avec son beau-frère Oncle Adolphe. C'étaient des rapports courtois, ils n'avaient jamais la même opinion, j'ai assisté à des joutes très instructives pour les jeunes gens. Il avait des joutes également avec Oncle César. Mais du temps de Granny, c'était celle-ci qui présidait aux débats et c'est elle qui calmait les disputes généralement d'ordre politique.

Mes meilleurs souvenirs c'est avec Tante Lucie. Grand-Papa avait également comme caractéristique d'être très taquin, il adorait taquiner les enfants et tous les membres de la famille. C'était une forme de gentillesse. Il adorait taquiner Tante Lucie qui était toujours furieuse, elle avait des petits côtés que Grand-Papa saisisait au bond.

Puis Grand-Papa est monté en grade, dans la Légion d'Honneur, dans les présidences. Encore un souvenir, je signale à Oncle Maurice que quand Grand-Papa a été grand officier, partant à l'étranger à un congrès, il aimait se faire accompagner de main d'œuvre féminine comme femme de chambre et en l'occurrence il s'agissait de Monique. Il arrive à un dîner et une des personnes présentes s'approche de Grand-Papa et lui dit en regardant sa boutonnière : "Monsieur le Président, qu'est-ce qui se passe ?" Grand-Papa n'y prête pas attention et effectivement : Monique ayant trouvé que le canapé de Grand-Officier de la Légion d'Honneur était usé et sale, avait trouvé dans les boîtes de Grand-Papa des rosettes toutes rouges d'Officier, toutes belles. Et à la place de ce canapé un peu crasseux, elle avait mis la rosette toute rouge, elle avait trouvé cela beaucoup plus joli pour le dîner. Grand-Papa en a beaucoup ri devant les congressistes.

Encore deux caractéristiques concernant Grand-Papa. La première, j'y ai fait allusion, Grand-Papa était une locomotive extraordinaire. C'était un organisateur et avait un talent. Je me souviens à la mort de Granny la rapidité avec laquelle il avait organisé le voyage le long des châteaux de la Loire. Cela a été réglé en dix minutes en revenant de l'enterrement. Il a décidé que Maman, Grand-Maman, Philippe et moi nous partirions à quatre. Cela a été subit et très bien organisé. Il avait l'art de penser et d'organiser.

Le dernier souvenir, il avait un sourire très bon. Lorsque je suis revenu en janvier 1945, j'avais été absent pendant deux ans, sans nouvelle car la poste marchait très mal entre la France occupée et la France libre. Tout à coup, un dimanche de janvier je suis arrivé en avion au Bourget, il y avait de la neige sur la route et je suis rentré dans le salon. C'était après le déjeuner et on disposait les tables pour l'inévitable bridge du dimanche. La dernière évocation que je ferai de Grand-Papa, c'est ce sourire, je le vois au fond du salon, près de la cheminée boulevard Flandrin, je suis arrivé et le sourire pour m'accueillir, sa gentillesse et sa chaleur est un souvenir que je n'oublierai jamais.

(APPLAUDISSEMENTS)

Odile Weulersse - Larère

(intervention de Tante Colette qui précise pour ceux qui ne la connaissent pas, qu'Odile est agrégée de philosophie).

Je n'ai pas de souvenir de petits-déjeuners, mais j'ai des souvenirs de baignoire. Pendant la guerre nous habitions à Aix en Provence, dans un hôtel particulier très beau mais très à l'abandon, et nous n'avions pas d'eau chaude. Aussi, lorsque Grand-Papa et Mamie venaient à Aix, ils descendaient à l'hôtel du Roi René. C'était la fête : une robe, une chemise et un manteau bien chaud pour chacun, quelque gourmandises, et la visite une fois par semaine, au Roi René, pour profiter d'une baignoire remplie d'eau chaude et nous laver des pieds à la tête. Lorsque nous ressortions dans le hall, avec nos longs cheveux trempés, tout le personnel de l'hôtel nous dévisageait (c'est ce que je croyais en tout cas), devinant à quoi nous avions employé notre temps, et j'en étais toute gênée.

Quand je pense à Grand-Papa, la première image qui me vient à l'esprit est une silhouette bienveillante et souriante dans ce grand canapé de cuir de la salle à manger en face de la télévision. Et je le vois entouré d'un concert de voix féminines, discutant, critiquant, avisant sur la réunion de la veille, le bridge du lendemain, le scandale de tel hôtel particulier qui se meurt sans que les pouvoirs publics interviennent ou au contraire, de telle décision gouvernementale, sujets qui variaient selon les tantes en présence, tantes qui avaient en commune, sinon les opinions, une prodigieuse facilité verbale, une volubilité qui me fascinait.

Et il me semblait qu'à Grand-Papa, ces bavardages étaient à la fois agréables, nécessaires, mais que cependant il les projetait toujours à l'horizon, aux frontières de son existence, pour garder sa respiration intérieure. Et cette sorte de participation lointaine de Grand-Papa aux enjeux toujours compliqués des tantes, était d'un grand réconfort. Car les tantes se piquaient parfois de nous prendre à partie, nous demandant de répondre de ce que nous étions, pourquoi et comment étions-nous comme cela, et plus globalement pourquoi la jeunesse actuelle ne s'intéressait pas à l'actualité, quelle était son opinion sur l'existentialisme, etc. Déconcertés par l'ampleur des questions et notre incapacité à y répondre, la présence de Grand-Papa relativisait notre déconfiture, la replaçait dans des brumes lointaines qui atténuaient notre réelle dérouté.

Grand-Papa était pour nous la juridiction suprême et la bonté suprême. Quand nous nous heurtions à des problèmes insolubles, que la vie devenait une impasse, Jeanne prenait sérieusement le problème en main et montait l'affaire devant "Monsieur". Il fallait pour cela que l'affaire fut grave, car Jeanne résolvait elle-même maintes difficultés. "Ma grande," me disait-elle. Bref l'affaire devant Monsieur inaugurait un temps d'angoisse, tout à fait inutile, car les solutions étaient toujours faciles et légères. Nous nous engageons à porter sur nos épaules nos bicyclettes sur les cinquante mètres qui s'étendaient sous les fenêtres d'Oncle Jo afin de ne point troubler son auguste pensée par le crissement des cailloux, à ouvrir les fenêtres avant d'envoyer des ballons pour éviter le bris des vitres, et à nous envoler comme des oiseaux au lieu de marcher sur les toits.

Et pourtant, jamais, peut-être à cause de la présence de Jeanne qui donnait à l'existence de "Monsieur" des pouvoirs quasi-magiques, jamais nous n'avons rapproché nos inquiétudes et les dénouements heureux qui s'en suivaient, jamais nous n'avons songé que tant de perfection ne pouvait que se manifester par de la bonté.

S'il y a une attitude de Grand-Papa qui m'a marquée et que j'admire encore, c'est bien son extraordinaire liberté par rapport à des tas de problèmes inutiles de la vie. Je ne sais pas très bien ce qui comptait pour lui, sans doute étais-je trop jeune, mais je sais très bien ce qui ne comptait pas.

C'étaient tous les problèmes psychologiques épidermiques, les susceptibilités inutiles, les problèmes matériels que l'argent pouvait arranger, les difficultés sociales qu'un coup de téléphone pouvait aplanir, enfin tout ce qui entravait la vie par un côté à la fois pesant et mesquin.

A ce propos, j'ai un souvenir dont je me souviendrai toute ma vie. Le directeur du café du coin, le Flandrin, était venu voir Grand-Papa pour se plaindre et s'indigner de l'incorrection de ma tenue vestimentaire : j'allais en effet acheter mes cigarettes en blue-jean, ce qui risquait de faire fuir les clients. Je mets entre parenthèse le fait que ce reproche paraît évidemment anachronique quelques quinze ans plus tard, mais c'est un autre problème. Pour Grand-Papa, seigneur des rares immeubles impairs du boulevard Flandrin, il fut certainement très désagréable de recevoir cette visite et de s'entendre dire que sa petite fille déparillait le quartier. Et pourtant il ne me fut fait aucun reproche. Aucune remarque désobligeante sur ma manière d'exister si provocante, ni sur mes tenues vestimentaires. Jeanne m'a simplement demandé, mais comme un faveur, comme une gentillesse, de faire en sorte que Grand-Papa n'ait pas à subir davantage ce genre d'importunité. Je trouve que cette liberté de Grand-Papa était tout à fait admirable.

Il y a une autre image que je voudrais évoquer de Grand-Papa, c'est Grand-Papa dans le monde. Vous savez que certains soirs, on illuminait les trois salons en enfilade (originellement une chapelle) pour recevoir, dans une grande abondance de lumière, de mets et de boissons, des hommes et des dames qui n'étaient plus de la dernière fraîcheur et qui, pour cette raison, en rajoutaient sur l'élégance et les apprêts. Nous nous précipitions alors, prétextant quelque utilité peu vraisemblable, quelques gourmandises plus crédibles, puis nous nous cachions dans les coins. Particulièrement sous cet escalier, anciennement celui de la chaire, qui reliait la salle à manger aux salons d'apparat. Et là, bien dissimulée, j'attendais Grand-Papa qui, tout en descendant les marches, saluait les femmes qui montaient, et disait à la première qu'elle était la plus ravissante, à la seconde qu'elle était la plus belle, à la troisième qu'elle était la plus délicieuse. J'en étais atterrée. D'abord parce que cela dérangeait l'esprit logique que, paraît-il, Maman a eu beaucoup de mal à m'inculquer mais avec un certain succès puisque la coexistence de ces superlatifs me déroutait considérablement.

Ensuite parce que je craignais que la seconde dame, ayant entendu les propos tenus à la première, ait moins de considération pour les remarques de mon grand-père, qu'elle ait pu même envisager qu'il disait n'importe quoi, ce qui était tout à fait incompatible avec l'idée que je me faisais de Grand-Papa. Mais depuis, j'ai entendu Oncle Maurice déclamer avec la même nonchalante indifférence les compliments les plus exorbitants et les femmes d'en être toujours ravies. Si bien que je me dis que je me posais de faux-problèmes et que la seconde femme, soit n'avait rien entendu de ce que l'on disait à la première, soit qu'elle n'y avait vu que la manifestation de la délicieuse politesse de Grand-Papa, se réservant pour elle, bien sûr, sa part de sincérité.

Grand-Papa. On dit que les grands-parents sont l'indulgence même pour leurs petits-enfants, sans doute parce qu'ils n'ont pas la lourde charge de leur éducation, sans doute aussi parce qu'ils ont parcouru un chemin de vie suffisamment long pour avoir une vision plus relative des problèmes de ce monde. Peut-être que Grand-Papa n'était pas de ces grands-pères qui ont avec leurs petits-enfants des conversations de fond sur le sens de l'existence, mais j'ai été frappée en pensant à lui à l'occasion de cette réunion, de ce que son exemple était encore proche. Je me souhaite d'être capable, comme lui, de rejeter l'inutile, et de regarder les autres avec la même intelligente bienveillance.

(APPLAUDISSEMENTS)

Michel Weulersse

Ne croyez pas que ce soit une compétition ou un marathon, mais on m'a demandé de dire mes souvenirs concernant Grand-Papa.

Mes souvenirs sont basés sur deux thèmes.

Le premier, c'est celui d'un petit-enfant qui souhaitait faire plaisir à son grand-père, je me suis donné beaucoup de mal pour cela, je ne sais pas si j'y ai réussi.

Le second ce sont les enseignements qu'a pu me donner Grand-Papa pendant toute mon enfance où je l'ai vu très longtemps et surtout très souvent.

Lorsque les enfants viennent chez leurs grand-parents, ils s'efforcent de leur faire plaisir. Moi, j'essayais très fort de faire plaisir à Grand-Papa. Ce n'était pas très facile. Je ne pouvais pas lui faire de cadeaux, il avait déjà tout. Cela se passait à un autre niveau, et à cet autre niveau je n'étais pas particulièrement bien placé pour le réaliser. En effet, souvenez-vous, au point de vue scolaire je n'étais pas le plus brillant, et je crois que ceci chagrinait Grand-Papa. Évidemment la route entre le dernier de la classe et le premier de la classe est longue et le travail est dur pour y arriver mais malgré tout, pour faire plaisir à mon grand-père je ne ménageais pas mes efforts.

Maman nous avait mis avec Odile dans une école dite moderne à cette époque, dont la principale caractéristique consistait à enseigner aux enfants ce qu'ils souhaitaient apprendre. Je pense que ce n'était pas la pédagogie de Grand-Papa.

Grand-Papa souhaitait sans doute, au contraire, un rabâchage complet de façon à ce que les enfants sachent ce que les grandes personnes voulaient qu'elles apprennent. Aussi lorsque nous allions à cette école, Grand-Papa s'était mis dans la tête de nous faire apprendre le nom des rues entre le boulevard Flandrin et l'école. Alors tous les matins, dans l'auto conduite par Charles nous devions décliner tous les noms. Je crois que ce fut un échec complet.

Je ne voyais pas du tout l'intérêt de savoir que l'on enfilait la rue de la Tour, que l'on croisait la rue Mignard, qu'on laissait sur la gauche l'avenue Rodin que l'on traversait la rue de la Pompe, laissait la rue Descamps, passait par la rue Marceline Desbordes-Valmore pour enfin arriver à la rue Cortambert.

Enfin, malgré tout, j'ai eu mes heures de gloire intellectuelle avec Grand-Papa. Grand-Papa faisait des mots-croisés. Je me souviens que c'était un mot-croisé du mercredi dans le Canard Enchaîné. Il était assis dans son canapé de cuir pendant que je regardais une des émissions vedettes de la R.T.F. de l'époque animée par le sympathique Jaboune ; Grand-Papa butait sur une définition et, si je me souviens bien de la définition, c'était à peu près celle-ci : "bien que vierge, reste au foyer". Alors je me retourne vers lui et dis : "Vestale". J'entends Grand-Papa compter jusqu'à 7, faire "hum, hum, c'est bien mon petit". J'avais vraiment passé une excellente soirée.

Le deuxième défaut que j'avais aux yeux de mon grand-père était mon instabilité, mon incapacité à rester immobile plus de cinq minutes sur une chaise. Quand je voyais mon Grand-Père capable d'avoir des parties de bridge de cinq heures d'affilée, en face de trois personnes, sans rien se dire, je pensais que vraiment ma conduite était une tare. Par la suite, j'ai compris que cela ne devait pas avoir tellement d'importance puisque que Grand-Papa avait accepté de sacrifier la moitié de sa pelouse pour que son petit-fils puisse jouer au football avec ses camarades et qu'en conséquence, il préférerait me voir dépenser mon énergie.

Je voudrais dire que la chose la plus importante que Grand-Papa m'ait apprise, c'est la faculté extraordinaire qu'il avait d'être aimé. Pour un enfant c'est fantastique de rentrer chez son grand-père et que ce grand-père soit entouré de personnes qui l'aiment. Toutes les personnes que j'ai pu croiser boulevard Flandrin aimaient Grand-Papa. Non seulement il était aimé mais il avait la possibilité, la faculté de rendre les gens qui se trouvaient autour de lui extrêmement heureux. Je crois que c'est parce que Grand-Papa ne méprisait personne. Le deuxième point est que Grand-Papa n'avait pas d'ennemi ou en tous cas je lui en connais très peu. Je crois qu'il m'a appris que les ennemis on était obligé de s'en faire au fur et à mesure de l'existence et qu'en conséquence il était inutile de s'en procurer soi-même, même si des situations étaient favorables à un certain moment et qu'il fallait être capable d'oublier qu'on vous avait fait du mal.

Je voudrais terminer en disant, comme Claude, que Grand-Papa était très taquin. Moi mes souvenirs sont beaucoup plus récents. Les deux personnes très taquines avec lesquelles je l'ai vu vivre étaient Tante Ella et l'Abbé Jarry.

En ce qui concerne Tante Ella, les discussions qu'elle avait avec Grand-Papa étaient toujours très amusantes. Grand-Papa outrait visiblement ses positions politiques jusqu'au moment où Tante Ella s'écriait : "Oh non, Lucien, tu ne peux pas dire cela !".

En ce qui concerne l'abbé Jarry je crois que c'était surtout sa joie de vivre que Grand-Papa appréciait.

Je me rappelle un repas où Jeanne avait apporté une glace. Grand-Papa avait demandé ce qu'il fallait boire avec une glace. L'abbé, gastronome, lui répondit : "Monsieur, on ne peut boire que de l'eau ou du champagne". Grand-Papa était très content et dit à Jeanne : "Descendez chercher une bouteille de champagne, apporter un verre, et trinquez avec nous". Le fin du fin était de réunir les trois et je me souviens d'un soir, en rentrant du lycée, je demandais à Jeanne en passant par la cuisine comment allait mon grand-père. Très bien, il y a deux personnes à dîner : "devine lesquelles ?" et j'ai répondu : "Tante Ella et l'abbé Jarry".

(APPLAUDISSEMENTS).

Jean-Pierre Lassalle

J'ai accepté un rôle redoutable et très ingrat qui est d'évoquer le souvenir que Grand-Papa a laissé dans les milieux professionnels que je fréquente.

Alors, ceux qui m'ont précédé, Claude et Michel avec beaucoup d'esprit, Odile avec beaucoup d'émotion, ont décrit l'homme dans son milieu familial.

Et moi, je vais tâcher de l'évoquer dans tout ce qu'on me dit de lui, d'essayer de voir et de vous faire comprendre que dans le milieu professionnel, il était exactement tel qu'il vient d'être décrit.

Bien entendu il n'est pas de sanctuaire qui touche la profession de plus ou moins près où l'on ne pénètre et où l'on ne puisse constater qu'il a marqué son passage en ayant occupé des fonctions très élevées et parfois même, les plus

élevées. Depuis quelques années, j'ai le privilège d'occuper des fonctions syndicales et fédérales beaucoup d'ailleurs plus au début par atavisme et par respect pour son nom et son exemple que par goût. J'ai donc l'occasion d'être en contact avec des hommes qui l'ont connu et qui l'ont approché. Et là je constate quelque chose de tout à fait extraordinaire, en général quand on évoque le souvenir d'une personnalité, on dit : "Il a fait ceci, il a fait cela, il a créé ceci, il a présidé cela". Mais avec Grand-Papa, le souvenir prend une toute autre dimension. J'interrogeais récemment deux hommes qui sont des permanents de nos fédérations nationale et parisienne et je leur disais : "Vous avez bien connu mon grand-père ?" Et l'un et l'autre m'ont répondu à peu près ceci : "Bien entendu Monsieur nous avons connu le Président Lassalle qui était à l'époque déjà pour nous une grande figure du passé. Mais quel homme c'était ! Quelle intelligence ! Quelle vivacité d'esprit ! Quelle lucidité ! Mais aussi quelle bonté, quels sentiments humains et par dessus tout quelle modestie !"

Dans un même ordre d'idées, j'étais invité récemment à une réception à la Chambre de Commerce et en arrivant, très en retard comme il se doit, quelqu'un que je connaissais dans l'assistance vient me trouver et me dit : "Ecoutez, il y a quelqu'un qui vous attend depuis 3/4 d'heure, il veut absolument vous voir, il a très bien connu votre grand--père". Et effectivement, j'ai rencontré là un Monsieur dont je ne me rappelle plus du nom mais qui est assez haut placé dans la hiérarchie de la Chambre de Commerce et qui m'a dit à peu près ceci :

"Quelle émotion pour moi de serrer la main du petit-fils du Président Lassalle. Je l'ai bien connu, c'était un être exceptionnel. Quand il nous a quittés, j'ai cru tout perdre". Et à ce moment là je me suis rappelé, et probablement beaucoup aussi d'entre vous vont se rappeler de cette cérémonie qui a lieu à la Chambre de Commerce précisément, Chambre de Commerce qu'il n'avait pas voulu quitter sans dire adieu au personnel et pendant qu'il leur parlait avec ses mots simples, émouvants et chaleureux qu'on lui connaissait bien, je regardais autour de moi et j'en voyais beaucoup qui avaient les larmes aux yeux. Et bien je crois, le connaissant, que c'était certainement, le plus bel hommage qu'on ait pu lui rendre.

C'était un homme exceptionnel et je constate qu'il a laissé un souvenir exceptionnel parce que je crois qu'il est exceptionnel que par-dessus les souvenirs de son action et de ses qualités professionnelles, ceux qui l'ont connu aient gardé si vivant le souvenir de ses qualités et de son action d'homme. Et je crois que tout ceci est parfaitement illustré dans la dernière phrase de la plaquette commémorative qui dit : "Grâce à la conjonction exceptionnelle de traits si rarement réunis, il a pu se ranger au petit nombre des hommes qui, ayant accompli une grande œuvre, n'ont laissé derrière eux que des amis".

Voilà l'impression que j'ai du souvenir qu'a laissé mon Grand-Père dans le milieu professionnel en vous priant de m'excuser d'avoir été si sérieux et à certains moments si ému.

(APPLAUDISSEMENTS)

FIN DES DISCOURS & DE LA CEREMONIE.

Tante Colette invite tous les présents à changer de pièce et à s'approcher du buffet.

OÙ L'ON REPARLE DE CARO-DELVAILLE

par Colette Lamy

Dans des lettres de Maman à Granny, sa mère, écrites en 1902, je retrouve des passages intéressants sur Caro-Delvaillé. C'est Maman qui écrit :

- ... "Ce soir nous avons dîné chez Lucie et Adolphe qui a vainement essayé de nous convertir Lucien et moi au style de Caro-Delvaillé. Et il paraît que nous sommes entêtés, bornés, que nous manquons autant de goût que les Iroquois et je suis désolée, avec raison, d'être tenue en un tel mépris."

- ... "Cet après-midi, j'ai pris rendez-vous avec Adolphe au Trocadéro pour aller voir le Chef d'Œuvre chez Caro-Delvaillé. Je suis un peu ennuyée à l'idée que je devrai faire un compliment un peu tapé. Comme je ne trouverai rien à dire, je prendrai le parti de me taire. Et puis si cet artiste n'est pas banal, peut-être n'aime t-il pas les compliments. Cela ferait bien mon affaire."

- ... "Je ne t'ai pas encore dit que j'étais allée chez Caro-Delvaillé et que j'ai trouvé en lui un homme charmant. Le portrait de Lucie et Hélène m'a frappé tout de suite par sa ressemblance. Il n'y a pas trop d'originalité dans la façon d'interpréter les têtes et l'ensemble est très gracieux. Mais je ne goûte pas beaucoup la pose qu'il a fait prendre à Lucie. Je la trouve un peu trop renversée, c'est paraît-il une idée bourgeoise."

Pour conclure, Adolphe Landry a réussi à convaincre Lucie et Berthe Lassalle. Vous connaissez le tableau qui est chez moi, a été reproduit dans le Trait d'Union n° 6 et qui est daté de 1912.

En fait Adolphe, mon oncle, était persuadé que Caro-Delvaillé serait le grand peintre de ce début de siècle. Il avait dit à Maman : "Ce tableau sera un jour au Louvre". Quelle erreur ! C'est à Vuillard qu'il aurait dû passer commande.



LU DANS LA PRESSE ETRANGERE

*Elisa s'est rendue du 7 au 14 octobre 1995 à Oulan-Bator, capitale de la république de Mongolie, l'article ci-dessous en est la preuve. Pour vous aider dans sa lecture, en voici une traduction.
(Source : une attachée à l'ambassade de Mongolie que je suis allée voir sur une idée de Delphine Weulersse qui ne parle que le chinois mandarin !)*

STAGE DE FORMATION POUR DES ENSEIGNANTS MONGOLS DE FRANCAIS

Elisa Chappay, entourée sur la photo par des professeurs de français, est responsable du magazine sonore qui accompagne la revue "Le français dans le monde" (Hachette). Elle a été invitée en octobre dernier par l'attaché de coopération linguistique et éducative à Oulan-Bator dans le cadre d'une mission de formation des professeurs de français mis en place par le Ministère des Affaires Etrangères.

ФРАНЦ ХЭЛНИЙ БАГШ НАРЫН СЕМИНАР

Франц хэлний багш нарын олон улсын холбооны "Франц хэл дэлхийд" сэтгүүлийн орлогч эрхлэгч Элиза Шанэ МУҮИС-ийн дэргэдэх ОУХДС-ийн франц судлалын тэнхимийн урилгаар иржээ. Тэрээр манай улсын их дээд сургуулиудын франц хэлний багш нарт франц хэлний сургалтад сонсох материалыг сонгож заах сэдвээр 5 хоногийн семинар хийж байна.



note de la rédaction

1ère ligne entre guillemets : "Франц хэл дэлхийд"

début de la 2ème ligne : Элиза Шанэ

se lit : le Français dans le Monde

se lit : Elisa CHAFFEY (erreur du journaliste)



COURRIER DES LECTEURS

Où l'on retrouve Stéphanie

Je profite de cette occasion pour préciser que contrairement à ce que certains pensent, je ne suis pas Stéphanie.

Je n'aurais pas eu cette imagination, de plus, la rédaction du T U étant par elle-même assez prenante, quand aurais-je eu le temps ? Et surtout je n'ai ni son talent ni sa culture.

Alors, Stéphane, qui êtes-vous ?



- DE MONAC' ?
- CAROLINE (RISBADEAU-DUMAS) ?
- CARO - DELVAÏLLE ?
- FRAPAR ?
- AUTRE ?

mardi 30 janvier 1996

Chère Madame,

Comme à l'accoutumé, grâce à mon amie membre de votre famille, j'ai pris connaissance avec un vif intérêt du dernier numéro de votre bulletin - encore une fois, je vous félicite - et je regrette que ma propre famille n'ait pas l'équivalent (personnellement, je suis trop âgée pour m'y lancer !).

Je vois que vous vous interrogez sur la réalité de la culture de la vigne à Vignacourt, dans le nord de la France. Ayant fait dans ma jeunesse quelques études d'oenologie, et après m'être replongée dans mes livres, je puis vous apporter quelques indications.

La culture de la vigne s'est propagée en Gaule depuis l'Italie romaine, en passant par la Provence, et en remontant la vallée de la Loire, jusqu'à atteindre la partie septentrionale du pays. Il faut dire que la progression n'a pas été rapide, nos ancêtres les gaulois n'étant pas de tempérament adapté à l'agriculture .. On fait état de vignobles à Paris dans un manuscrit daté de l'an 358.

Malgré une affirmation contraire de Tacite, il est aujourd'hui certain que la vigne était cultivée très tôt en Angleterre. Plus tard, au XIIème siècle, on fait état des différents crus qui y sont produits.

Il est donc très vraisemblable que la vigne ait été cultivée dans l'amiénois. Mes livres ne mentionnent pas Vignacourt, mais ils font état d'un quartier dénommé « les Vignes » à Amiens.

Malheureusement, le vin produit par les vignobles septentrionaux, s'il avait une « robe transparente » agréable à la vue, avait souvent « plus le goût de verjus que de vin ». Le Comte de GUINES (en Calaisis), en 1178, en servait « aux convives qui demandaient de l'eau ». En 1555, à Paris, on constate que le vin était « sans force ny vertu », et qu'il n'était « seulement que verdure ».

Au surplus, la production était caractérisée par une extrême irrégularité du rendement, un gel printanier pouvant anéantir la récolte espérée.

Le vin septentrional s'est vu concurrencé par les productions du midi, et par celles de l'ouest de la France. Les navires du bordelais et de la vendée transportaient de pleines cargaisons. En 1198, un producteur poitevin se vantait : « je repais trestoute l'Angleterre ».

D'où le déclin : dès 1215, le Comte de PONTTHIEU (en Picardie) achète du vin de la Rochelle. Et la disparition que nous constatons aujourd'hui - exception faite de quelques treilles ou parcelles historiques comme le vignoble de Montmartre.

Je vous demande de croire à mes sentiments amicaux.



ANNONCES



Famille Odile WEULERSSE

Odile annonce que son prochain livre "Tumulte à Rome" sortira le 14 septembre (Hachette, poche jeunesse).

Précisions concernant les naissances de ses petit-fils, Melchior et Léopold, annoncées dans le précédent numéro.

Melchior, fils de Fabrice et Laure Larere est né le 28 juillet.

Léopold, fils de Damien et Pascale Larere est né le 22 juin.

Famille Delphine WEULERSSE

Irène recherche un logement à Londres pour une durée d'un an au minimum. Elle prépare en effet un doctorat en sociologie à l'Université de Londres. Si vous pouvez l'aider, n'hésitez pas tél : 42 67 31 89.

Famille Claude CHAPPEY

Rectificatif : C'est Sandrine et non Cécile qui a obtenu son baccalauréat en juin dernier. Qu'elles veuillent bien m'excuser, l'une pour cette méprise, l'autre pour cette prémonition !

Frédéric est nommé maître de conférences en histoire de l'art contemporain (XIX^e - XX^e siècle) à l'université de Lille III. Il dispense ses cours dès septembre et recherche une chambre. Si vous avez une idée, n'hésitez pas, son téléphone : 43 33 16 64.

Toujours chez Frédéric et Djénane.

Pour préparer l'arrivée d'un heureux évènement prévue pour décembre prochain, Frédéric et Djénane emménageront en octobre prochain au 221 boulevard Saint Denis à Courbevoie dans un appartement rez-de-jardin et songent déjà à l'organisation de nombreux barbecues auxquels seront évidemment conviés ceux qui les auront aidé dans leur déménagement ... !

Famille Philippe CHAPPEY

Christian et Sophie ont déménagé en juillet dernier. Leurs nouvelles coordonnées sont les suivantes : 16 rue Louis-Philippe 92200 Neuilly - Tél : 46 24 08 05

Famille Colette LAMY

Julien Leclerc vient d'être embauché à la Société Européenne de Propulsion à Suresnes.

Famille Philippe BASTID

Nous avons le regret d'annoncer le décès de Madame BASTID, mère de Philippe.
Nous avons le plaisir d'annoncer le mariage de Christophe avec Fabienne.

Famille Pierre BAUBION

Nous avons le plaisir d'annoncer la naissance le 7 septembre dernier de Briec, fils d'Olivier et de Sophie. Toutes nos félicitations !

*Fin des informations - Fin des informations - Fin des informations - Fin des informations
En attente de nouvelles - En attente de nouvelles - En attente de nouvelles - En attente de nc*

